

Julien PÉQUIGNOT, François-Gabriel ROUSSEL, dirs, *Les Métavers. Dispositifs, usages et représentations*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2015, 166 pages

Hélène Crombet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10622>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10622](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10622)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 459-461

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hélène Crombet, « Julien PÉQUIGNOT, François-Gabriel ROUSSEL, dirs, *Les Métavers. Dispositifs, usages et représentations* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10622> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10622>

De plus, est conférée au sujet la possibilité de pratiquer le « *roleplay* », à travers l'invention d'un véritable personnage doté d'une existence et d'une histoire particulières (p. 101). À la faveur de cette incarnation dans un avatar, François-Gabriel Roussel met en exergue un phénomène de « désintégration et numérisation du sujet qui disparaît du monde réel pour devenir un être numérique, c'est-à-dire un logiciel évoluant dans les métavers » (p. 147). À son tour, Fanny Georges (pp. 57-74) propose une réflexion anthropologique portant sur les enjeux liés à la dimension de la mort à travers la projection du sujet dans l'avatar d'un monde virtuel vidéoludique. S'appuyant notamment sur les travaux d'Edgar Morin et de Louis-Vincent Thomas, l'auteure se focalise sur des jeux vidéo à la première personne (*first person shooter* – FPS) qui permettent au sujet d'« expérimenter sa propre mort, ou la mise à mort de l'autre à travers elle » (p. 65). Tel un double virtuel du sujet renvoyant à une figure archaïque, l'avatar, donne l'occasion d'une « expérience subjective de la mort » dans une défiance à l'égard des thèses occidentales autour de son déni (p. 71).

Les métavers constituent de véritables dispositifs de subjectivation de l'individu dont Julien Péquignot note le caractère ambivalent, entre activité et passivité : « Le métavers est un lieu où, parce qu'on "fait semblant", on peut s'observer soi-même (et les autres à notre contact) agissant et réagissant à des situations inédites, sans la sanction de la réalité » (p. 123). Ainsi se démarquent-ils par un phénomène de dualité entre immersion et distanciation des sujets.

Dernière contribution, François-Gabriel Roussel (pp. 129-158) procède à l'analyse de représentations des métavers à travers des productions cinématographiques des années 70 à aujourd'hui, et notamment des moyens techniques utilisés en vue de leur mise en œuvre. Parmi ces derniers, François-Gabriel Roussel met en évidence l'« interface hommes-machines » (ИММ) en prenant exemple sur le film *Cybererotica* de John Kain (1996), mais aussi les « interfaces cerveau-machine » (ICM) à travers *Total Recall* de Paul Verhoeven (1990, p. 134), la machinerie plus complexe que met en œuvre le film *Le Cobaye* de Brett Leonard (1992) ouvrant sur un monde de réalité augmentée (p. 138), les implants neuronaux, enfin, comme dans le film *Existenz* de David Cronenberg (1999), le premier épisode de la trilogie *Matrix* des frères Wachowski sorti la même année ou *Inception* (Nolan, 2010, pp. 140-146).

Les métavers ont donné lieu à un véritable champ de recherche, le « métaversalisme » (p. 8), qui témoigne du rendement heuristique de cet objet marqué par sa « transversalité » (p. 84). Ces univers numériques

font partie de notre « ère *post-PC* », marquée par une injonction à la connexion ubiquitaire et ininterrompue, mais aussi par l'infiltration des algorithmes dans la quotidienneté de notre vie, induisant une reconfiguration de notre rapport au réel (pp. 38-39). Les enjeux évoqués dans l'ouvrage sont donc très actuels, les métavers faisant pleinement partie de notre culture contemporaine : François-Gabriel Roussel en dénombre environ 900 aujourd'hui (p. 7). Comme le souligne Philippe Bonfils (p. 52), loin d'être fréquentés par de solitaires ermites, ils peuvent être l'occasion de « nouvelles expériences collectives "d'être-ensemble" ».

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@u-bordeaux-montaigne.fr

Fabrice Pirolli, dir., *Le Livre numérique au présent. Pratiques de lecture, de prescription et de médiation*

Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. Sociétés, 2015, 136 pages

L'ouvrage de Fabrice Pirolli fait partie d'une série de publications récentes questionnant le « livre numérique » au sein des sciences de l'information et de la communication : par exemple, on peut citer plusieurs articles parus dans la rubrique « Dans l'actualité » de la dernière livraison des *Cahiers de la SFSC* (11, sept. 2015) dont certains auteurs sont présents dans ce livre ainsi que la publication de Françoise Paquienséguy et Mathilde Miguet (également auteures dans ce livre), *Lectorat numérique aujourd'hui. Pratiques et usages* (Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2015).

En introduction à l'ouvrage (pp. 7-12), Fabrice Pirolli, coordinateur, précise que les pratiques d'écriture et de lecture sur écran n'ont pas attendu le développement de liseuses en tout genre, y compris les tablettes, pour se développer. Par exemple, les écrits professionnels de nombreux secteurs d'activité sont largement produits et consommés sur écran de micro-ordinateurs depuis fort longtemps. Mais, paradoxalement, le secteur de l'édition de livres apparaît comme l'un des derniers secteurs à être concerné par la numérisation de produits culturels. L'un des objectifs de l'ouvrage est donc d'analyser la reconfiguration des modèles d'intermédiation dans le secteur de l'édition du livre en prenant comme point principal le lecteur (p. 8). Cet objectif est atteint par l'ensemble des contributeurs même si le lecteur n'est pas l'objet central de leurs réflexions.

Dans la première contribution, Françoise Paquienséguy (pp. 13-33) considère la période 2011-2014 comme charnière dans le développement du livre et du lectorat

numérique. Elle analyse et critique les nombreuses études en accès libre de cette époque, portant essentiellement sur « la consommation de livres numériques et ses conditions de réalisation » (p. 18). De ce travail, il ressort que le lecteur de livres numériques est avant tout un gros lecteur et un consommateur de l'internet, qu'il lit surtout des romans, et des romans de genre (policier, science-fiction...) sur tablette plutôt que sur ordinateur ou *smartphone*. Le contenu de ces études, orientées « marché » importe finalement peu. Elles sont le signe d'un mouvement en cours dans le secteur de l'édition de livre ; un mouvement complexe car ce secteur se divise en trois sous-secteurs comme le rappelle Christian Robin (pp. 35-52) : pédagogie, information technique et scientifique et roman. Or, les enquêtes en question s'intéressent surtout au troisième alors que c'est dans le deuxième que la production, la commercialisation et l'usage d'écrits numériques sont le plus développés. Au-delà de cette précision, c'est la question du passage d'un modèle socio-économique éditorial à un modèle de l'attention (financement par la publicité) qui est en jeu.

Qu'il y ait passage ou pas, selon Claude Poissenot (pp. 53-62), le numérique questionne le devenir des bibliothèques et des bibliothécaires sur l'ensemble des dimensions qui fait leur spécificité : sélection, prescription, archivage de documents et accès, accueil et conseil des publics. D'autant plus que l'enquête Calliopé menée à la bibliothèque de l'École nationale supérieure des sciences de l'information des bibliothèques (Ensibb) par Benoit Epron (pp. 63-74) montre que les attentes d'usagers de liseuses ou tablettes numériques vis-à-vis des bibliothécaires portent sur l'accompagnement à la maîtrise de l'objet afin de permettre une centralisation individuelle – sur un seul support – de l'ensemble des ressources. La question des usages des tablettes se pose également dans le cadre scolaire et universitaire comme le montre Mathilde Miguet (pp. 75-90). Et, comme pour la micro-informatique et les autres dispositifs numériques, l'approche du ministère de l'Éducation nationale est extrêmement déterministe et guidée par une politique de l'équipement. Il n'est donc pas étonnant de constater que les enquêtes conduites pointent le fait que les usages développés respectent ceux prescrits dans les scénarios promus par l'expérimentateur, ne permettant pas de parler à l'heure actuelle d'appropriation effective des tablettes numériques par le corps enseignant.

De prescription, il est également question dans le chapitre de Louis Wiart (pp. 91-105) mais, d'un autre genre, sur les plateformes littéraires. Trois formes de prescription sont identifiées par l'auteur : sociale, issue de commentaires, annotations, « coups de cœur » et diverses notes de

lecteurs et contributeurs ; éditoriale, par des amateurs éclairés ou des professionnels de la critique littéraire ; et automatique, par les robots d'analyse des profils et parcours de consultation d'utilisateurs. Notons que, dans le cadre de son étude, l'auteur a intégré les plateformes illégales de téléchargement. Fabrice Pirolli insiste sur ce dernier point dans un chapitre (pp. 107-122) où la question du piratage questionne l'économie de l'édition de livre, certes, mais, plus positivement, participe également à la création de nouveaux lieux de médiation entre les œuvres et les lecteurs.

Finalement, on retire de l'ouvrage une double impression : la lecture sur support numérique, particulièrement sur tablette ou liseuse, n'est pas encore généralisée bien qu'on sente poindre chez les professionnels du livre des interrogations sur leur devenir et leur rôle d'intermédiation. En effet, éditeurs, bibliothécaires et enseignants ont en commun de filtrer et hiérarchiser les productions littéraires à destination de leurs lecteurs. Or, en se numérisant, le livre peut se partager et se copier plus facilement (*ibid.*). Il peut être plus facilement annoté et critiqué par des lecteurs, qui peuvent partager leurs points de vue sur des plateformes (Wiart, pp. 91-105). Ce débordement par la bande pourrait expliquer les interrogations des bibliothécaires sur leur rôle (Poissenot, pp. 52-62 ; Epron, pp. 63-74), comme celles du ministère de l'Éducation nationale (Miguet, pp. 75-90) ou des éditeurs (Paquienséguy, pp. 13-33).

Dans ces réflexions, on remarque également, et c'est un paradoxe étrange, deux absents : l'auteur et la mise en forme du livre. En effet, c'est un paradoxe car il n'y a pas de lecteurs et bibliothécaires, et de réflexion possible sur la remédiation, sans auteurs et sans livre mis en forme. C'est peut-être là que l'économie générale du livre numérique trouvera les raisons de ces multiples remédiations en attente. Peut-on envisager autre chose que des livres reproduisant les formes sémiotiques du livre sur support papier ? Qu'en est-il de la production des livres enrichis et des livres augmentés ? S'agit-il d'un travail pour les auteurs ou pour les éditeurs ? C'est, me semble-t-il, un manque dans cette livraison et plus généralement au sein des sciences de l'information et de la communication : une réflexion sémiotique sur les formes visuelles du livre numérique, à ne pas confondre avec la dimension matérielle du dispositif (Jeanneret, « Logistiques de l'écrit », *Médium*, vol. 1, 10, 2007, pp. 41-50, et les conséquences sur l'auteur, son travail, son autorité. En d'autres termes, le recueil proposé est une première pierre à un édifice qui reste à construire et comparable, toute proportion gardée, au travail de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier dans *Histoire de*

la lecture dans le monde occidental (trad. de l'anglais et de l'italien par Jean-Pierre Bardos, trad. de de l'allemand par Marie-Claude Auger, Paris, Éd. Le Seuil, [1997] 2001).

Laurent Collet

13M, université de Toulon, F-06204

laurent.collet@univ-tln.fr

Sherry TURKLE, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines*
Trad. de l'américain par Claire Richard, Paris, Éd. L'Échappée, coll. Pour en finir avec, 2015 [2011], 528 pages

Anthropologue et psychanalyste, Sherry Turkle, dirige le département Technologie et autonomie du Massachusetts Institute of Technology (MIT) depuis 1986. Avec cet ouvrage, dernier d'une trilogie sur les rapports qu'entretiennent les gens avec leurs ordinateurs, (*The Second Self. Computers and the human spirit*, New York, Simon and Schuster, 1984 ; *Life on the Screen : identity in the age of the internet*, New York, Simon and Schuster, 1995), elle apporte un nouveau témoignage, et elle va plus loin sur la question de nos « relations humaines médiatisées par des machines ». Cette publication semble livrer un bilan, imprégné de pessimisme, avec des questionnements sur le devenir de nos rapports pas seulement avec les machines, mais aussi avec nos semblables. Le sous-titre original (*Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*) dévoile l'inquiétude de l'auteure liée à la mutation de nos attentes vis-à-vis des technologies et de nous-mêmes. Aujourd'hui, nous nous tournons vers l'inanimé avec une sollicitude nouvelle, et les questions centrales sont celles de nos rapports avec l'inanimé, celle du vivant et de son statut. Sherry Turkle donne à voir les choix et la direction – parfois choquants selon elle – que nous prenons avec le numérique. Elle reconnaît que les technologies ne sont « que des outils », en pensant toujours que ce « que » est trompeur, car ces outils nous façonnent et nous transforment en profondeur (p. 10). Réalisées auprès des jeunes (enfants, lycéens, étudiants) et d'adultes, ses études cliniques dévoilent ce « futur en train de se produire » (p. 16), mais aussi une dérangeante symétrie : « Nous semblons déterminés à doter des objets de qualités humaines, tout en étant heureux de traiter nos semblables comme des objets » (p. 17). Tout au long de l'ouvrage, Sherry Turkle est préoccupée par l'absence de débat sur nos choix : les ingénieurs imaginent des logiciels programmés, créent des algorithmes, mais ces propositions sont-elles socialement, psychologiquement et éthiquement acceptables ? Quels sont ici nos responsabilités ? Pour l'auteure, il est temps « d'ouvrir le débat, la chose est

trop sérieuse pour laisser le monde et le futur entre la main des futuristes » (p. 44).

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première a comme objet d'analyse « le moment robotique ». Les sept chapitres qui la composent explorent les questions du statut et des robots sociaux et de leur rapport avec l'homme, les nouvelles « intimités » mais aussi les nouvelles « solitudes » des humains. L'auteure observe les discours et les pratiques avec des robots sociaux (simples pour les jeux des enfants ou plus perfectionnés pour s'occuper des personnes âgées). La rupture est évidente : pour les enfants, les robots ne sont pas des machines, mais des « créatures » et, de la curiosité, nous avons basculé vers le désir de communion (p. 44), dans la solitude des nouvelles intimités. Également composée de sept chapitres, la seconde partie explore toutes les pratiques en réseau (téléphone, Facebook...). L'auteure s'intéresse à la vie en ligne et comment elle redessine les frontières du moi : au-delà des aspects positifs – la facilitation de plusieurs activités humaines –, Sherry Turkle constate que les gens sont réduits à des avatars à deux dimensions et, sur les réseaux sociaux, ils se résument à leurs profils. Pour prendre le temps de penser, il faudrait éteindre nos téléphones. Mais ce geste ne va pas de soi : ces appareils tendent à être une partie intégrante de nous-mêmes, tant sur le plan du corps que sur celui de l'esprit (p. 244). Nous sommes tous devenus des cyborgs évoluant en même temps dans des mondes virtuel et physique. Comme les cyborgs, nous avons l'impression d'être des versions améliorées de nous-mêmes lorsque nous sommes en ligne. Comme la connexion constante provoque de nouvelles angoisses liées à la déconnexion, une nouvelle forme de panique apparaît : la technologie nous accapare plus que jamais et fait de plus en plus naître en nous le désir de repli sur nous-mêmes.

Avec une méthode ethnographique et clinique, Sherry Turkle offre de nombreuses descriptions de ses observations qui sont parfois questionnées, bien que pas toujours étayées, mais qui ont le mérite d'exister et de permettre de réfléchir.

Dès l'introduction (pp. 19-49), elle affiche un constat sévère. Les réseaux sociaux ont proposé de remplacer les gens, et les nouveaux appareils en réseau offrent une autre forme de substitution : des relations humaines médiatisées par les machines. Nos relations avec les robots se développent à mesure que nos relations avec les gens diminuent et que nous nous attendons à ce qu'ils ne soient « pas seulement mieux que rien, ou mieux qu'autre chose, mais mieux que tout le reste » (p. 113).